



Al Capone

MA VIE



MA VIE

Al Capone

MA VIE

ISBN 978-2-35887-267-6
(ISBN 978-2-35887-097-9, 1^{re} publication)

www.lamanufacturedelivres.com

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

Préface

AL CAPONE, SA VIE...

On peut obtenir beaucoup plus avec un mot gentil et un revolver, qu'avec un mot gentil tout seul (Attribué à Al Capone)

Al Capone est sans doute avec Pablo Escobar, le criminel le plus célèbre du monde. Et les deux hommes partagent nombre de points communs : une origine modeste, mais pas pauvre, une envie de s'impliquer dans la politique et une médiatisation à outrance qui a participé à leur chute. Cette médiatisation leur a attiré non seulement la colère des autorités, qui ont mis tout en œuvre pour les faire tomber, mais également de leurs associés, mécontents d'attirer sur eux les lumières des médias.

Dans les années trente, Al Capone a été le symbole du crime en Amérique, son nom étant attaché à jamais à la folle période de la prohibition. Le « boss » de Chicago est devenu célèbre par ses interviews à la presse, reprises par les journaux européens. Sa célébrité est telle qu'un

journaliste détective va se mettre au travers de sa route. Sorti en juillet 1931, l'album *Tintin au Congo* évoque déjà la lutte du petit Belge contre les intérêts du caïd de Chicago dans le trafic de diamants en Afrique, une spécialité du crime organisé non démentie depuis... L'affrontement se fait plus direct en novembre 1932 dans *Tintin en Amérique*, sur les terres même du gangster qui fut le seul personnage réel à apparaître dans les aventures de Tintin. Un peu oublié pendant un temps, Seconde Guerre mondiale oblige, le personnage d'Al Capone revient via les écrans de télévision. Entre avril 1959 et mai 1963, la télévision américaine diffuse 119 épisodes de la série *Les Incorruptibles*, *The Untouchables*, basée sur la biographie parue en 1957 d'Eliot Ness, l'agent de la prohibition qui s'est attribué la chute du gangster. En 1987, le réalisateur Brian De Palma réalise *Les Incorruptibles*, cette fois-ci au cinéma, avec Kevin Costner, Sean Connery et Robert De Niro dans le rôle d'Al Capone... Bref, « Scarface » est devenu un vrai personnage de fiction qui fait parfois oublier Alphonsus Gabriele Capone, le vrai...

L'apprentissage à New York

C'est en effet sous ce nom qu'il naît le 17 janvier 1899, à Brooklyn. Ses parents, Teresina et Gabriele, sont nés en Italie, à Castellammare di Stabia, une ville d'actuellement 65 000 habitants, au pied du Vésuve, non loin de Naples. Comme beaucoup d'Italiens de cette seconde moitié du XIX^e siècle, le couple Capone décide de tenter l'aventure nord-américaine. Après un détour par le Canada, les Capone s'installent donc en 1893 à New York où Gabriele, qui était barbier en Italie, ouvre un salon de coiffure. Teresina, elle

est mère au foyer et va bientôt devoir s'occuper de la grande fratrie: Vincenzo devenu « James », Raffaele devenu « Ralph », tous deux nés en Italie, Salvatore « Frank », Alphonse, Amadeo « John », Umberto « Albert », Matthew, Rose et Mafalda. Ralph et Frank seront très impliqués dans les futures activités d'Alphonse. Vincenzo, depuis toujours attiré par le Grand Ouest, s'installera au Nebraska et deviendra, sous un faux nom, sherif adjoint, notamment en charge de la lutte contre... la fabrication clandestine d'alcool.

Alors que ses grands frères Ralph et Frank traînent dans la rue avec d'autres jeunes italo-américains du quartier, les « Navy Street Boys », Alphonse lui, travaille un peu avec son père, faisant le ménage dans le salon. Al a moins de dix ans quand son père lui offre une boîte de cireur de chaussures. La situation est idéale: le domicile des Capone se trouve non loin du port de Brooklyn où débarquent de nombreux marins qui n'ont qu'une envie: séduire les belles new-yorkaises. Et comment séduire sans souliers brillants? Mais le jeune Capone a une autre idée pour se faire de l'argent: avec quelques autres gamins du quartier, les « South Brooklyn Rippers », il va préférer racketter les autres jeunes cireurs. La bande se lance également dans les vols à l'étalage, voire directement dans les camionnettes des livraisons. Ses capacités de chef de bande sont vite remarquées par une figure de la pègre: Giovanni « Johnny » Torrio, qui lui fait faire des livraisons de mystérieux paquets. En parallèle à ces activités de coursier et de racketteur, Capone continue de fréquenter l'école, mais à treize ans, alors qu'il surprend un de ses camarades en train de lui voler son déjeuner, il déclenche une bagarre au cours de laquelle il frappe un

de ses professeurs. Recherché par l'agent de police de son quartier, Capone est sauvé de l'arrestation par l'intervention de Johnny Torrio qui fait une « amicale » pression sur le policier trop fouineur... On pense que c'est à ce moment qu'Al Capone assiste, par hasard, à son premier meurtre : un certain « John le Russe » est tué par strangulation par deux hommes de Frankie Yale, l'associé de Torrio.

Repéré pour son sang-froid, le jeune Al Capone se voit chargé de collecter l'argent du racket des commerçants du quartier. Johnny Torrio, qui multiplie les allers-retours entre New York et Chicago, fait de plus en plus confiance à Capone, qu'il présente d'ailleurs comme son neveu. Il songe à lui pour seconder le boss « Big Jim » Colosimo, le mari de sa tante. Le premier vrai souci du jeune Capone survient en décembre 1914 quand il se fait surprendre en train de voler des marchandises dans un camion... Le jeune voleur tente de s'enfuir en agressant le chauffeur et en résistant à un agent de police qui intervient. C'est beaucoup pour un gamin de quinze ans, mais Frankie Yale parvient à le faire relâcher très rapidement. Capone découvre alors le pouvoir de l'argent et la faiblesse des policiers new yorkais.

Désormais devenu une petite main incontournable au sein du gang Torrio-Yale, Al Capone a dix-huit ans quand il est nommé gérant du bar de Yale, « The Harvard Inn ». Un établissement de sinistre réputation car entre 1915 et 1925, la police comptabilise vingt-cinq meurtres non élucidés dans ou à proximité de l'établissement... Dans le quartier, les clients jouent également dans des salles clandestines. C'est là qu'aux environs de Pâques 1917, un jeune marin, Anthony Perrata, outrageusement chanceux, multiplie ses

gains à une table de craps appartenant à Frankie Yale. Après le départ du marin, le caïd ordonne à Al Capone de récupérer son argent. Dans une ruelle discrète, Capone tente donc de braquer Perrata mais celui-ci refuse de lui rendre ses billets et, pire, fanfaronne. Al Capone fait feu, touchant mortellement le marin à la poitrine. C'est son premier meurtre.

Scarface et le départ pour Chicago

Al Capone a entretenu la légende d'une blessure infligée en Europe, lors de la Première Guerre Mondiale. Mais c'est bien au « Harvard Inn » que Capone est devenu « Scarface », « le Balafré ». En août 1917, le gangster s'occupe du bar quand une bagarre dégénère avec un autre criminel, Frank Galluccio, membre du clan de Joe « The Boss » Masseria. Sous l'effet de l'alcool, Galluccio sort son couteau et vise la veine jugulaire de Capone qui reçoit trois entailles à la joue, à la mâchoire et au cou, et y gagne le surnom qui le rendra célèbre. Alors qu'il est soigné à l'hôpital de Coney Island, une chasse à l'homme est lancée contre Galluccio qui envisage d'abord de se réfugier auprès sa famille à Los Angeles, avant d'aller prendre conseil auprès de Masseria qui apaise les choses et organise une médiation. La rencontre se tient au bureau du « Harvard Inn » entre Frank Galluccio, assisté d'un jeune homme qui monte, Charles « Lucky » Luciano, d'un côté, et Al Capone, soutenu par Frankie Yale de l'autre. Les gangsters s'accordent finalement : Galluccio doit dédommager Capone sous dix jours, à hauteur de 1 500 dollars, – près de 10 000 dollars aujourd'hui –, une somme garantie par Lucky Luciano, futur grand nom de la mafia new yorkaise.

Malgré ses cicatrices, Al Capone parvient quelques mois plus tard à séduire une jeune irlandaise du nom de Mary Josephine « Mae » Coughlin. Albert Francis Capone, dit « Sonny », naît de cette union en décembre 1918, avant même que ses parents se marient le 30 décembre 1918, au grand soulagement des deux familles catholiques. Mais le nouveau père de famille a un tempérament violent et dans un bar près des docks, Capone estimant qu'on lui manque de respect, passe à tabac Artie « Criss-Cross » Finnegan, membre du gang irlandais de la « Main Blanche », dirigé par le redoutable « Wild Bill » Lovett. Ce dernier veut des représailles et ordonne à ses hommes de découvrir qui est ce mystérieux italien au visage balafé. Pour Frankie Yale, pas de doute, son « poulain » va être rapidement identifié et les Irlandais voudront leur revanche. Yale lui conseille de partir à Chicago où Torrio va l'accueillir avec plaisir. Capone hésite, mais finalement il déménage avec sa famille à Chicago, le temps que les choses se calment à New York. Car le futur symbole de l'histoire criminelle de Chicago entend bien revenir à New York, « sa » ville !

Pourtant, malgré le climat de Chicago, Al Capone est chaudement accueilli par son mentor Johnny Torrio, qui lui confie rapidement la supervision de son établissement amiral, le « Four Deuces ». C'est un bar-restaurant classique, si ce n'est l'arrière-salle transformée en tripot clandestin, sans compter les étages supérieurs qui disposent de quelques chambres pour les prostituées du rez-de-chaussée. C'est sans doute dans ces mêmes chambres qu'Al Capone va contracter la syphilis. Le « Four Deuces » est son territoire : il y fait régner l'ordre, n'hésitant pas à recourir à la violence.

C'est aussi là que Johnny Torrio et son lieutenant Al Capone ont sans doute béni le Congressman Andrew J. Volstead, connu pour la loi qui porte son nom. Appelée encore la Prohibition, cette loi entre en application le 16 janvier 1920. Chicago, comme l'ensemble des États-Unis, est au régime sec, du moins officiellement. Le restaurant « Four Deuces » adopte une enseigne plus discrète et réaménage son intérieur pour y dissimuler un speakeasy fort apprécié. L'Amérique tient à s'amuser et une nouvelle génération de gangsters est là pour l'y aider.

Si le duo Torrio-Capone veut évidemment se lancer dans la production d'alcool et l'importation à grande échelle depuis le Canada, le vieux boss « Big Jim » Colosimo préfère calmer ses troupes et se concentrer sur les activités traditionnelles, racket, usure, jeux, ou proxénétisme. Les deux anciens new yorkais décident de se débarrasser du vieux boss, qui de plus a divorcé de Victoria, la tante de Johnny Torrio, et s'est remarié. C'est d'ailleurs à son retour de lune de miel que Colosimo est abattu par un homme spécialement venu de New York pour rendre ce service : Frankie Yale. Capone et Torrio sont entendus par les policiers de Chicago ; à New York, Yale est arrêté pour le meurtre et confronté au seul témoin de la fusillade qui, mort de peur, refuse de reconnaître le gangster.

Jimmy et Al règnent sur Chicago

Les funérailles de Colosimo sont grandioses. La plupart des couronnes mortuaires sont livrées par Dean O'Banion. Un simple fleuriste ? Non, cet ancien membre du gang de la « Main Blanche » de New York est à Chicago le boss du

gang du North Side, soupçonné dans vingt-cinq affaires de meurtre en quinze ans. Il est un des concurrents du clan Torrio-Capone dans le secteur de l'alcool de contrebande, avec un autre groupe, les Genna, six frères siciliens qui règnent sur « Little Italy ». En 1922, les relations se crispent entre les différents clans suite à quelques détournements de camions d'alcool. Torrio décide alors de jouer les juges de paix et convoque une réunion au sommet pour définir les territoires et éviter la guerre. Se retrouvent donc Johnny Torrio et son bras droit Al Capone ; les siciliens Mike et Angelo Genna ; l'irlandais Dean O'Banion et son lieutenant polonais Earl « Hymie » Weiss, de son vrai nom Wojciechowski ; et deux autres acteurs secondaires du trafic d'alcool, Ralph Sheldon du South Side et William O'Donnell, représentant ses frères basés dans le West Side. Assiste également à cette réunion Ralph, l'aîné des frères Capone, tout juste venu de New York pour s'installer à Chicago. Le groupe accepte de se mettre d'accord sur les territoires et en profite pour apporter leur soutien pour assurer la réélection du maire Bill « The Builder » Thompson. L'accord est plutôt bien appliqué et la révolte de quelques indépendants, notamment le clan O'Donnell, du South Side, est rapidement matée, par Capone et Weiss.

Pour Capone, les affaires se déroulent sereinement, d'autant plus qu'une bonne nouvelle lui arrive de New York. Un homme, Vincenzo Gibaldi, est parti en guerre contre le gang de la « Main Blanche » : plusieurs gangsters irlandais sont abattus et même leur boss, « Wild Bill » Lovett est grièvement blessé. Le tireur, Gibaldi, gagne Chicago où Capone l'engage comme homme de main sous le nom

de « Machine Gun » Jack M^cGurn. Il sera impliqué dans le « Massacre de la Saint Valentin ». Affaibli, Lovett est quant à lui abattu le 1^{er} novembre 1923 par des hommes de Frankie Yale.

Mais à Chicago, les gangsters connaissent une première défaite : malgré leurs soutiens, le maire Bill « The Builder » Thompson est battu aux élections. Son remplaçant s'appelle William E. Dever et a fait de la lutte contre la corruption et le crime organisé son cheval de bataille. Il nomme d'ailleurs un incorruptible à la tête de la police de Chicago, Morgan A. Collins. Prudents, Torrio et Capone délaissent leur QG du « Four Deuces » pour s'installer à Cicero, la banlieue ouest de Chicago. Les gangsters colonisent la ville et contrôlent le nouveau maire qu'ils font élire le 1^{er} avril 1924. Le clan Torrio-Capone, aidé du gang d'O'Banion, fait pression sur les électeurs : c'est notamment Frank Capone qui dirige les opérations sur le terrain. Mais alors que des policiers veulent le contrôler, le frère du boss ouvre le feu, croyant avoir affaire à des ennemis. Les policiers ripostent, le gangster est touché au cœur. Al Capone organisera ses funérailles à Chicago, faisant venir de New York les cendres de son père décédé une année plus tôt.

La chute de Johnny Torrio

Peu après avoir mis la main sur Cicero et son maire, Johnny Torrio apprend une autre bonne nouvelle : Dean O'Banion veut prendre sa retraite et se désengager du trafic d'alcool. Pour financer son départ, O'Banion propose à Torrio de lui vendre sa brasserie clandestine pour 500 000 dollars. L'Italien saute évidemment sur la proposition de l'Irlandais

et l'accord est conclu. Les deux hommes visitent d'ailleurs ensemble les installations le 19 mai 1924 quand la police effectue un raid et interpelle tous les hommes présents, en premier lieu Torrio et O'Banion. Mais alors que ce dernier reçoit une simple amende, Torrio est lui inculpé de trafic d'alcool, ce qui pourrait l'envoyer en prison. Une différence de traitement jugée suspect par le boss italien, d'autant plus qu'O'Banion refuse de lui rembourser les 500 000 dollars. L'aurait-il piégé ?

Le clan Torrio-Capone ne se pose pas longtemps la question et organise la riposte. Le 10 novembre 1924, alors qu'O'Banion prépare les funérailles du président de l'Unione Siciliana, un homme se présente dans sa boutique de fleurs. Cet homme, c'est Frankie Yale, venu spécialement de New York. Il est accompagné de deux hommes de main des frères siciliens Genna. Les trois hommes font feu à cinq reprises sur le gangster irlandais qui s'effondre au milieu des chrysanthèmes. Le chef du gang du North Side n'est plus... mais son gang est repris par ses deux principaux lieutenants : « Hymie » Weiss et George « Bugs » Moran¹. Ceux-ci se vengent le 24 janvier 1925 : une pluie de balles touche la voiture de Torrio qui rentre chez lui. Le caïd est grièvement blessé au bras, à l'estomac et à la poitrine mais les tireurs n'ont plus de munitions pour le coup de grâce. Transporté à l'hôpital, sous la protection de Capone et de ses hommes, Torrio s'en sort miraculeusement. À peine remis sur pied, Torrio est rattrapé par l'affaire du

1. Important chef de gang de Chicago et l'un des chefs de l'Unione Siciliana.

raid sur la distillerie clandestine et condamné à neuf mois de prison.

Affaibli, Johnny Torrio décide de laisser son empire à son fidèle Al Capone et part s'installer, avec sa famille, en Italie. Il y reste quelques années avant de revenir aux États-Unis où il s'associe à de grands noms de la pègre de New York. En 1939, Johnny Torrio sera condamné à deux ans de prison pour fraude fiscale. Il décédera d'une crise cardiaque en avril 1957 à Brooklyn.

Capone assoit son pouvoir

Après avoir organisé l'élimination du fleuriste O'Banion, Capone se tourne vers les frères Genna, ses anciens alliés. Angelo Genna est le premier à tomber le 25 mai 1925, mais le clan des Siciliens soupçonne le gang du North Side, les héritiers d'O'Banion. Le 13 juin, une fusillade avec la police entraîne la mort de Mike Genna. Le 8 juillet, c'est Anthony « The Gent » Genna qui est attiré dans un guet-apens et abattu. Les trois derniers frères, James, Sam et Peter, préfèrent quitter Chicago. Leurs lieutenants rejoignent alors les rangs de l'organisation de Capone qui unifie ainsi les gangs italiens de la ville.

Depuis son fief de Cicero, Al Capone se transforme : de « Scarface », il devient « Snorky », l'élégant. Il aime se montrer dans les soirées, porter des vêtements de luxe, circuler dans les voitures à la mode, fréquenter les artistes. C'est ainsi lui qui importe le jazz à Chicago via les speakeasies qu'il contrôle. Il embauche aussi des musiciens noirs pour les faire jouer dans son « cotton club » qu'il ouvre à Cicero. Il se sent tellement puissant qu'il décide de revenir s'installer

à Chicago : le gang investit le Metropolitan hôtel, occupant cinquante à soixante chambres sur deux étages. Al Capone se réserve un appartement de huit pièces pour son usage personnel dans une aile de l'hôtel.

Mais dans le sud de la ville, le clan des O'Donnell a décidé de défier le gang Capone : non seulement il baisse le prix de l'alcool de contrebande, mais il pousse ses activités sur le territoire des Italiens, à Chicago, mais également, outrage suprême, à Cicero. Al Capone perçoit le risque de se voir défier sur son propre territoire. Le 27 avril 1926, il prend la tête d'un convoi de cinq voitures transportant une trentaine d'hommes armés. La bande se dirige vers un bar de Cicero où se trouveraient plusieurs membres du gang O'Donnell. La fusillade éclate, mais un seul homme meurt : William W. O'Brien, le procureur adjoint de l'État qui, ce soir-là, buvait un verre avec le gang irlandais. Pendant quelques mois, Capone préférera se retirer dans le Michigan en attendant que l'émotion suscitée par la mort du magistrat s'estompe. La police de Chicago multiplie les descentes dans les speakeasies, les salles de jeux et les maisons closes du clan Capone. Pour faire baisser la pression, Al Capone revient en juillet et se livre à la police. Entendu, il ne peut être que libéré, faute de preuves et de témoins. Commence alors une véritable campagne de relations publiques pour se dédouaner du meurtre du procureur adjoint.

En parallèle à cette campagne médiatique, Capone doit faire face à la guerre que lui mène « Hymie » Weiss et « Bugs » Moran. Le caïd cherche à négocier une paix avec eux, mais pour cela, Weiss exige qu'il lui livre deux des tueurs d'O'Banion, John Scalise et Alberto Anselmi, des anciens

hommes du clan Genna, devenus des fidèles de Capone. L'Italien refuse de trahir ses hommes, et au lieu de la paix initialement proposée, il va frapper fort, directement au cœur du gang rival. Le 11 octobre 1926, « Hymie » Weiss quitte le tribunal de Chicago où se prépare un procès dans une affaire de meurtre contre deux de ses alliés. Il se rend au QG du gang, la boutique de fleurs autrefois gérée par Dean O'Banion, mais n'a pas le temps de traverser la rue : il est fauché par une rafale de Thompson et meurt sur le coup. Depuis plusieurs jours, deux hommes avaient loué l'appartement juste en face du fleuriste et avaient patiemment attendu le bon moment, comme le montrent les centaines de mégots que les policiers vont trouver devant la fenêtre.

Dix jours après ce meurtre, les frères Al et Ralph Capone organisent un sommet entre chefs de gang à l'hôtel Sherman, juste en face du siège de la police. Une trentaine de caïds sont présents, dont les frères O'Donnell et George « Bugs » Moran. Les négociations, couvertes par la presse, débouchent sur un accord : les territoires sont définis, la propagation de rumeurs est interdite, le recours à l'arbitrage est obligatoire, les rancœurs sont enterrées. Cette « Pax Mafiosa » dure une dizaine de semaines et les fusillades reprennent en janvier 1927. Plusieurs ennemis de Capone sont abattus, d'autres préfèrent purement et simplement abandonner Chicago.

Capone réussit également à se débarrasser d'un de ses principaux ennemis : le maire William E. Dever, qui avait fait de la lutte contre la criminalité une promesse de son mandat, est battu par l'ancien maire, Bill Thompson, largement soutenu par le clan Capone. Mais le caïd va être victime de

l'ambition débordante de Thompson car une fois réinstallé dans le fauteuil de maire de Chicago, le politicien se met à rêver de la Maison Blanche. Et dans cette optique le soutien d'un homme aussi connu qu'Al Capone devient un lourd handicap. Thompson lance alors ses troupes contre l'empire Capone. Ses hommes sont arrêtés, ses tripots, maisons closes, bars clandestins... sont fermés. La police de Chicago pratique le harcèlement au point qu'en décembre 1927 Al Capone convoque une conférence de presse où il annonce son départ définitif de Chicago. Le caïd se rend à Los Angeles avec sa famille et plusieurs de ses hommes. Las, la police locale force l'hôtel à l'expulser après seulement quelques jours.

Comprenant que la célébrité a des limites, le caïd revient à Chicago en train. Il s'arrête d'abord à Joliet, dans la banlieue, où il est placé en détention pour port d'armes, avant que ses avocats payent sa caution – et celles des deux homeless en détention en sa compagnie –. Il revient discrètement à Chicago où la situation redevient normale quand Thompson comprend qu'il n'a aucune chance de devenir le 31^e Président des États-Unis, le républicain Herbert C. Hoover.

Mais la trahison de Thompson et l'humiliation de l'épisode californien poussent Capone à trouver une solution de repli pour lui et sa famille. Oubliant la Californie, les Capone passent l'hiver en famille à Miami, d'abord dans des locations, avant que le caïd trouve une propriété à sa convenance sur Palm Island, qu'il met évidemment au nom de sa femme. Aménagements, décoration, jardin : les Capone investissent ce havre de paix, loin de la violence de Chicago. Ils profitent aussi du ponton attenant à la propriété pour acheter un yacht et profiter des eaux chaudes de la Floride.

Le massacre de la Saint Valentin

Si Capone profite régulièrement de la Floride, il n'en oublie pas moins ses activités à Chicago. Le sujet du moment c'est Frankie Yale, son vieux mentor de New York. Capone se pose des questions sur lui. D'abord parce que de son point de vue, Yale ne l'a pas suffisamment soutenu dans la lutte pour prendre le contrôle de l'Unione Siciliana à Chicago, Yale en étant le représentant à New York. Plus grave, Capone soupçonne Yale d'avoir détourné une partie des cargaisons d'alcool, débarquées dans la région de New York et acheminées par camions vers Chicago. Son opinion étant faite, Capone décide d'envoyer un commando de tueurs à New York.

Le 1^{er} juillet 1928, la voiture de Yale est coincée par un autre véhicule dont les passagers ouvrent le feu à coups d'armes de poing, de fusils de chasse et, pour la première fois à New York, de mitraillette : quasiment une signature de Chicago ! D'ailleurs, les armes abandonnées sur place permettent de remonter à Al Capone mais, curieusement, le Grand Jury ne se prononce pas sur son inculpation. Le meurtre de Yale relance la guerre pour le contrôle de l'Unione Siciliana, devenue « l'Union Nationale italo-américaine ». Les meurtres se succèdent entre les proches de Capone et ses rivaux, emmenés par Georges « Bugs » Moran, le caïd du North Side. L'Italien décide de régler définitivement le problème et confie la tâche à son homme de main « Machine Gun » Jack M^cGurn.

Spécialiste du détournement de cargaisons d'alcool, « Bugs » Moran est contacté par un homme de Detroit

qui lui propose de lui revendre un stock d'alcool, dérobé à l'organisation Capone. Le prix est bon et Moran accepte le deal : l'alcool est livré dans un entrepôt du 2122 North Clark Street ce jeudi 14 février 1929. Sept hommes du gang sont déjà là, attendant notamment leur boss, « Bugs » Moran, quand surgit une voiture de police avec quatre policiers en uniforme à bord. Les hommes du North Side sont habitués aux descentes, qui se soldent en général par quelques billets glissés aux hommes de loi ou quelques heures en prison avant une libération sous caution : la routine pour un bootlegger¹. Mais cette fois-ci ce sont des policiers qui les font s'aligner contre le mur de l'entrepôt et font feu à soixante-dix reprises. Les sept hommes reçoivent ensuite une balle à bout touchant dans la tête. Un massacre, même pour une ville comme Chicago.

Les complices des tueurs avaient cru repérer « Bugs » Moran dans les sept hommes qui sont entrés dans l'entrepôt, mais le caïd s'était attardé dans un bar et avait pris la fuite en voyant la fausse voiture de police devant le 2122. Moran va quand même réussir à sauvegarder son territoire, mais il ne représentera plus jamais un danger pour Capone. Son gang ne survivra pas à la fin de la Prohibition. Le 15 février 1936, « Machine Gun » Jack M^cGurn est assassiné, sans doute par Moran. L'ancien caïd irlandais sera ensuite condamné à deux reprises pour braquages et mourra en prison d'un cancer de la langue en février 1957.

Les corps de John Scalise et Alberto Anselmi, deux tueurs

1. Bootlegger : terme américain qui signifie « homme qui cache une bouteille dans sa botte » et désigne un contrebandier d'alcool.

du clan Capone soupçonnés d'avoir participé au massacre, et au meurtre d'O'Banion en 1924, sont découverts en mai 1929, battus à mort. Les rumeurs du milieu évoquent une scène dont le cinéma s'est emparé. Soupçonnant les deux hommes de l'avoir trahi, Capone les invite à un banquet mafieux où ils sont attachés à leurs chaises et frappés à mort par Capone à coups de batte de baseball. Une semaine après ces meurtres, Capone se rend à Atlantic City où se tient, entre le 13 et le 16 mai, le premier grand sommet du crime, réunissant les grands noms du crime organisé des États-Unis. L'expérience de la Prohibition est en train de se finir : elle prendra fin officiellement en 1933, par le 21^e Amendement, et il faut préparer « l'après ».

L'hôtel Président d'Atlantic City accueille donc une quarantaine de caïds, sans qu'ils soient dérangés par la police locale, contrôlée par Enoch « Nucky » Johnson, le caïd de la ville. Avec Al Capone, son bras droit Frank Nitti et son comptable Jake Guzik sont notamment présents King Solomon de Boston, Moe Dalitz de Cleveland, Longie Zwillman et Willie Moretti du New Jersey, « Boo-Boo » Hoff de Philadelphie, le « Purple Gang » de Detroit, Tom Pendergast de Kansas City et futur mentor d'Harry Truman, Santo Trafficante Sr. de Tampa, Sam Carolla de la Nouvelle Orléans. Évidemment, New York est représentée en masse : Lucky Luciano, Frank Costello, Lepke Buchalter, Joe Adonis, Albert Anastasia, Dutch Schultz, Meyer Lansky, Tommy Lucchese, Bugsy Siegel, Owen Madden. Johnny Torrio, qui avait abandonné Chicago à son numéro deux Capone, est également là, aux côtés des new yorkais Luciano et Lansky. Cette réunion permet de mettre en place le « Syndicat du Crime », une

alliance de gangs impliqués dans l'ensemble du spectre des activités criminelles : la nouvelle génération du crime.

La fin

La réunion d'Atlantic City est loin d'avoir été bénéfique à Capone. Sa propension à la violence est jugée contre productive par l'ensemble de ses « confrères » qui lui demandent d'arrêter cette spirale qui nuit au bon fonctionnement du business. Capone apprend même que certains boss, peut-être jaloux de sa fortune, ont lancé un contrat contre lui. Il s'en ouvre à son ancien mentor, Johnny Torrio, qui lui conseille de passer un peu de temps en prison, pour se protéger. Le caïd de Chicago s'arrange donc avec Max « Boo-boo » Hoff, le patron de Philadelphie : de passage dans cette ville, Capone se laisse interpellé en possession d'une arme à feu par deux policiers aux ordres de Hoff. Condamné à un an de prison, Capone est quasiment en vacances dans un pénitencier d'État, avec le directeur à ses ordres. En mars 1930, il quitte sa prison dorée pour revenir à Chicago où il devient une sorte de Robin des Bois, redécouvrant la foi et distribuant son argent aux bonnes œuvres, notamment la soupe populaire – on est alors en pleine crise financière -. Vraie crise mystique ou stratégie de communication après l'image déplorable du massacre de la Saint-Valentin ? Son autobiographie soulève les mêmes questions.

Malgré ces œuvres caritatives, Capone est à nouveau dans le collimateur du nouveau maire de Chicago, Anton Cermak. Si ce dernier s'annonce comme réformateur, héros

de la lutte contre la corruption et le crime, il semble en fait qu'il était surtout un allié de Roger Touhy, un bootlegger rival de Capone. Les descentes et les arrestations visent donc à affaiblir le gang de Capone, au profit de l'alliance Cermak-Touhy. Les hommes d'affaires de Chicago mènent eux aussi une sorte de croisade en finançant la « Chicago Crime Commission » qui désigne Alphonse Capone comme « l'ennemi public numéro un ». Ces entrepreneurs sont en grande majorité des protestants anglo-saxons qui soulignent bien volontiers les origines catholiques – Italiens et Irlandais – ou juives des gangsters de la ville. Ils entendent aussi améliorer l'image de la ville, d'autant plus que se prépare l'Exposition Internationale de 1933 qui a lieu à Chicago. Le comité d'organisation de cette exposition est le propre frère de Charles Dawes, le vice-président de Calvin Coolidge. Un lobbying actif est donc mis sur pied pour convaincre Coolidge et son successeur Herbert Hoover d'impliquer le gouvernement fédéral dans la lutte contre les gangs de Chicago.

Un procureur spécial, Dwight H. Green est nommé par l'Attorney général avec comme mission de faire tomber Al Capone. Green va s'appuyer sur un groupe d'agents du bureau de la prohibition, dirigé par Eliot Ness, « l'Incorruptible », qui va mener une série de raids contre les intérêts de Capone. Surtout, Green va travailler avec Elmer Irey, le chef de l'IRS, l'Internal Revenue Service, le fisc américain. C'est bien ce service, et non celui de Ness, qui va trouver la faille dans l'organisation de Capone : pour la première fois, on va utiliser l'arme fiscale pour faire tomber un caïd. C'est d'abord Frank Nitti, le numéro deux de Capone, qui

est condamné à dix-huit mois de prison et 10 000 dollars d'amende pour fraude fiscale. Vient le tour de Ralph Capone : trois ans de prison pour fraude fiscale, dans un pénitencier fédéral.

Vient le tour d'Al Capone. Le boss passe d'abord un marché avec le procureur qui ne retient que la fraude fiscale et oublie les 5 000 inculpations de violation de la loi sur la prohibition. Ces chefs d'accusation auraient pourtant permis, s'il avait été reconnu coupable d'infliger une peine allant de 25 000 ans de prison à la perpétuité. L'accusation de fraude fiscale est gérée sereinement par Capone et son gang. Ils ont récupéré la liste des jurés qui sont donc tous achetés ou menacés. L'acquittement est une évidence. Mais le juge James Wilkerson n'entend pas se faire déposséder de son procès : au dernier moment, il intervertit le jury prévu par celui d'une audience voisine. Douche froide pour Capone dont les revenus et les impôts payés sont disséqués devant la Cour. Le 17 octobre 1931, après huit heures de délibérés, Al Capone est reconnu coupable de fraude fiscale. Une semaine après, le verdict est prononcé : onze ans de prison fédérale, 50 000 dollars d'amende et 30 000 dollars de frais de justice.

Du jour au lendemain, le plus puissant gangster de Chicago devient le détenu 40822. Selon des rumeurs, sa chute aurait été favorisée par certains de ses associés qui ne supportaient plus sa violence et surtout sa médiatisation. Ses livres de comptes auraient ainsi pu être remis volontairement au procureur. Il se dit aussi que le procès aurait pu être facilement acheté pour 100 000 dollars. Un de ses associés, devenu son successeur, Paul « The Waiter » Ricca

aurait déclaré : « Al was bad for business and it was better that he left the scene¹ ».

Le temps que toutes les solutions légales soient épuisées, Al Capone passe encore quelques mois à Chicago, à la prison du Comté où la corruption des gardiens lui permet de profiter de quelques avantages : repas préparés par des chefs, whisky de la meilleure marque, « visites conjugales » de sa maîtresse et de prostituées. En mai 1932, Capone est transféré à la prison fédérale d'Atlanta où on lui diagnostique une syphilis de stade trois, ce qui ne l'empêche pas d'être ensuite incarcéré à la prison d'Alcatraz, en baie de San Francisco. Sur l'île prison, le flamboyant gangster est assigné au nettoyage des sols. Son statut de « vedette » le désigne également comme une cible et il fait l'objet de plusieurs attaques. En 1938, il souffre de crises de démence dues à la syphilis, ce qui lui vaut d'être placé dans l'aile psychiatrique de la prison. En avril 1939, les autorités fédérales réussissent même à le convaincre de témoigner contre son ancien mentor Johnny Torrio, toujours pour fraude fiscale, mais ses crises n'en font pas un témoin crédible.

Le 16 novembre 1939, pour raisons médicales, Al Capone est finalement libéré et gagne sa maison de Floride. Un traitement expérimental permet de ralentir la maladie, mais la fin d'Al Capone est une déchéance physique et mentale. Le 19 janvier 1947, il est atteint d'une hémorragie cérébrale en pleine nuit et meurt le 25 janvier, une semaine après le décès d'Andrew Volstead, l'homme qui « inventa »

1. Al devenait mauvais pour les affaires et c'était mieux qu'il quitte la partie.

la prohibition. Embaumé à Miami, Al Capone est transporté par train à Chicago où ses funérailles ont lieu devant deux cents personnes à peine. Quelques vieux gangsters de Chicago et de New York, souvent venus discrètement en voiture de location, sont présents, mais l'Archevêque a refusé toute messe solennelle ou cérémonie fastueuse. Mae Capone, sa veuve, recevra de mystérieux versements réguliers jusqu'à sa mort, environ 25 000 dollars par an et Albert Francis « Sonny » Capone, son fils, changera de nom en 1966.

Peu avant la mort d'Al Capone, après sa libération d'Alcatraz, un producteur d'Hollywood le sollicitera pour un film et s'attachera les services d'un « ghost writer » pour écrire ses mémoires. La mode était alors aux « my Life », les autobiographies de célébrités et bien qu'il soit certain que tout ne fut pas rédigé de la main de « Scarface » et que beaucoup d'épisodes de la vie du gangster sont tus ou déformés, le texte rencontrera un grand succès. Plein d'approximations, de contradictions, et dicté par un homme en pleine décrépitude physique et mentale, il donne néanmoins « le ton incontestable des meilleurs romans noirs »¹.

1. *Chicago Tribune*.

Je veux devenir le roi de Chicago

Ma propriété de Palm Island, en Floride ? C'est la perle de toute la côte. Si j'ai voulu la faire construire sur une île en face de Miami, c'est parce que je me méfie des gens, je ne tiens pas à ce qu'on me surveille. Cette maison est vraiment d'une beauté incroyable. Elle m'a coûté plus de deux millions de dollars ¹. Dans le jardin, près de la grande grille d'entrée, il y a une immense piscine en marbre dans laquelle je nage tous les jours. Juste à côté, j'ai fait installer un stand de tir où je m'exerce tous les matins. J'ai beaucoup d'ennemis, je le sais. Mais je les ai toujours considérés comme des minables.

Mon seul vice, c'est d'avoir offert à mes proches tout le confort et tout le luxe que je pouvais. C'est vrai, j'ai tiré huit ans à Alcatraz. Mais si je tiens aujourd'hui à dire toute la vérité sur la vie de « Scarface », c'est bien parce que j'ai toujours été honnête. Parfaitement honnête.

Avant de commencer ce qu'on pourrait appeler « mes confessions », je dois préciser quelque chose. Je n'ai pas

1. Soit l'équivalent de vingt millions de dollars aujourd'hui. (Toutes les notes sont du traducteur).

toujours été en règle avec la loi, pour une seule et unique raison : parce que les hommes qui ont croisé mon chemin voulaient m'imposer la leur.

Je l'avoue, j'aime jouir de la vie. Trop, peut-être. J'ai toujours détesté les bourgeois et les bien-pensants. Les millionnaires de Miami se sont affolés à mon arrivée, toutes ces demi-portions, ces rois de la camelote, du chewing-gum bon marché et du caoutchouc synthétique, tous ces escrocs de Wall Street. Pourtant, ils ont tous beaucoup apprécié les fêtes somptueuses que j'ai données ici, ces braves et honnêtes citoyens.

Je crois pouvoir dire qu'on a vu chez moi les plus jolies femmes du monde. Et aussi des écrivains comme Sinclair Lewis ¹, des artistes comme Charlie Chaplin, des savants, des hommes politiques, des acteurs, des industriels.

C'est vrai, j'ai été le roi de Chicago, et même le personnage le plus puissant d'Amérique. À côté de moi, Monsieur Herbert Hoover, le locataire de la Maison Blanche, faisait figure de petit garçon.

On a dit de moi que j'étais le chef des bandes d'assassins les plus dangereux du monde. Je dirais que j'ai seulement été un peu plus malin que les autres.

Je suis avant tout un bon père de famille qui aime jouer avec son petit garçon, et un homme qui aime sa femme avec passion. Ma plus grande joie dans la vie, c'est de cuisiner des spaghettis à la napolitaine pour mes amis – ils sont rares. Je prépare mes pâtes moi-même, dans la cuisine de

1. Harry Sinclair Lewis est un très célèbre de l'entre-deux guerres. En 1930, il fut le premier américain à recevoir prix Nobel de littérature.

cette maison qui fait tant de jaloux et qui est vraiment la plus belle de toute la Floride.

C'est vrai, je suis un homme riche, craint et respecté. Je le serai jusqu'à ma mort.

Je vais vous raconter ce qu'a été ma vie. Au fond, on connaît peu de choses sur moi. On a dit que j'étais le plus grand des gangsters et l'ennemi public numéro un ; que j'avais quarante-cinq domestiques, douze gardes du corps, un château qui valait des centaines de millions. On a dit aussi que j'avais à mon service un des cuisiniers les plus célèbres de Paris, Dusseigneur, à qui je donnais chaque mois mille dollars d'appointements ; ou encore que je possédais dans Prairie Avenue, à Chicago, une maison pleine d'objets d'art qui valaient des millions ; que je jetais l'argent par les fenêtres quand j'allais voir ma soeur, à Pâques et à Noël, dans son pensionnat, avec des automobiles remplies de cadeaux de toutes sortes. On m'a attribué onze maîtresses officielles, un compte faramineux à la First National Bank, et une voiture blindée qui serait devenue, plus tard, celle du président Roosevelt.

Pourtant, tout ça n'est pas ma vraie vie. Il faut que je commence par le commencement.

J'ai grandi à New York. J'ai toujours détesté cette ville. Gamin, il ne m'a pas fallu longtemps avant de comprendre ce que voulait dire « gagner sa vie ». Ca voulait dire être fort, puissant et inspirer le respect. Le problème, c'est que moi, j'habitais à Five Points une vieille bicoque aux trois quarts pourrie. Je payais pour ça un dollar par mois à une ancienne pute reconvertie en logeuse, une certaine

Lily qui avait fait fortune dans l'Ouest grâce à la traite des femmes.

Five Points, c'était mon quartier général. J'en sortais rarement, et quand par hasard j'allais jusqu'à Time Square, j'avais l'impression d'aller au bout du monde.

J'ai commencé à fréquenter les bars du Bowery – j'avais une petite amie italienne. J'y retrouvais chaque soir les rôdeurs de Manhattan et du Bronx. Il fallait bien que je me débrouille, alors je me suis mis à m'exercer à la passe. Au bout de six mois, j'étais devenu un champion et quand ils me voyaient, tous les truands de Five Points s'écriaient :

– Tiens, voilà le beau Al, le roi de la passe !

Je peux bien l'admettre aujourd'hui : je trichais. Et voilà comment je m'y prenais. J'avais un complice, un « baron¹ » qui allait recruter des joueurs et qui les amenait « chez Fred », un bouge infect. Je les plumais en moins d'un quart d'heure. Parfois, je plantais un couteau au milieu de la table ou bien je gardais un fusil à portée de main, ça me permettait d'être plus convaincant.

Assez vite, je me suis aperçu que ce job ne me rapporterait pas plus de quatre ou cinq dollars par jour. Il fallait absolument que je trouve quelque chose de mieux, de quoi faire, en gros, trente dollars par jour. On était en 1917, c'était plutôt difficile. C'est alors que ma logeuse, la vieille Lily, m'a dit un matin :

– Tu devrais aller voir Saddie « the Goat² ». Il contrôle tout le quartier de Dead Rabbits. Il a cinq cents types sous

1. En français dans le texte.

2. Saddie « la Chèvre ».

ses ordres. C'est le genre de gars qui pourrait t'aider à te tirer d'affaire.

Dans ma petite cervelle de jeune homme, Saddie « the Goat » était l'as des as, le roi des rois. Je me souviendrai toute ma vie du jour où je suis allé me présenter chez ce tueur irlandais. C'était un dimanche dans un bar de la 4^e Rue. En arrivant au comptoir, j'ai demandé au garçon où je pouvais trouver Saddie.

– Qu'est-ce que tu lui veux ? m'a rétorqué le serveur.

J'ai hésité quelques secondes avant de répondre :

– Lui proposer mes services.

L'autre alors a ricané :

– Te casse pas la tête, rien qu'à ta dégaine, on voit bien que tu ferais pas de mal à une mouche.

Blessé dans mon amour-propre, et pour prouver que j'étais un homme, j'ai attrapé une bouteille de whisky qui traînait sur le comptoir et je l'ai lancée en plein sur sa face de fouine.

Deux coups de feu ont éclaté dans la salle. C'est seulement à ce moment-là que je me suis rendu compte de ce que je venais de faire. Arrivait droit sur moi un homme terrible. Une véritable brute. Imaginez un gaillard velu comme un orang-outang, aux sourcils épais, à la mâchoire qui avance. Il portait à la ceinture deux revolvers. Une vraie terreur. Il a marché vers moi, m'a flanqué une retentissante paire de gifles et a déclaré :

– Tu me plais, toi !

Il m'a emmené dans l'arrière-salle et a finalement proposé de me prendre sous ses ordres pour un salaire de cinquante dollars par semaine. Je n'ai pas hésité une minute. C'était un job royal et j'étais fier de faire partie de la bande à Saddie.

Aujourd'hui encore, j'aime décrire ce qu'était la vie dans ces quartiers lépreux du New York de 1917. Il y avait deux bandes : celle de Gyp the Blood et la nôtre. On se partageait le contrôle des bars ; mais comme dans toute affaire qui se respecte et où il y a deux concurrents, on ne s'est pas entendus très longtemps. Assez vite, ça s'est gâté. Un jour, nos deux bandes se sont rencontrées. Je ne suis pas prêt d'oublier ce qui s'est passé.

J'ai déjà décrit mon chef, qu'on appelait entre nous « le Bouc ». Eh bien, le chef de la bande adverse, Gyp the Blood, se vantait de pouvoir casser une colonne vertébrale sur son genou ; rien que pour s'amuser, pour un pari à deux dollars, il était capable de casser les reins du premier type venu.

– L'explication » a eu lieu dans un bar fréquenté par toute la racaille de Dead Rabbits. Sept ou huit hommes sont entrés dans l'établissement, ils ont sorti leurs armes et ont commencé à tirer dans les miroirs, les lampes, le plafond. C'était un règlement de comptes exactement dans le style de Gyp the Blood. Mais nous, on était là. On a commencé à cogner. Les deux caïds, notre chef et celui de la bande adverse, s'amusaient à tabasser tous ceux qui leur tombaient entre les mains, et à écraser à coups de bottes ferrées les visages des blessés. Un vrai combat de sauvages en furie.

Je dois dire que je n'ai jamais été trop sanguinaire. Je n'aime pas tuer pour le plaisir. Il y a tellement d'autres façons de régler les problèmes ! Et puis, être l'homme de main d'un chef de bande, si puissant soit-il, ça ne m'intéressait pas plus que ça. J'avais de l'ambition. Je voulais réussir. En

bref, New York et ses bas-fonds m'emmerdaient de plus en plus.

Je cherchais quoi faire. Je n'avais aucune envie de travailler. J'avais l'intention de devenir mon propre patron. C'était la meilleure solution pour gagner le maximum de fric.

À cette époque, j'étais déjà en ménage avec Mae. Un matin – c'était le 11 novembre 1918, c'est pour ça que je me rappelle très bien la date –, Mae m'a dit :

– Al, quittons New York. Nous n'avons rien à faire ici. Essayons de faire notre vie ailleurs.

Elle avait raison. Avec les derniers dollars que j'avais en poche, j'ai pris deux billets pour Chicago et on est descendus à Central Station. Cette fois, j'étais décidé à m'occuper sérieusement et à ne pas reproduire mes erreurs de jeunesse.

Me voici donc à Chicago. Le Middle West, à cette époque, est en pleine effervescence. Je m'aperçois vite qu'il y a beaucoup de « travail » à faire, et après avoir visité, comme tout le monde, les célèbres abattoirs, je commence à chercher un vrai job.

J'étais en train de me promener dans Illinois Avenue, j'essayais de réfléchir à l'avenir, et là, coup de chance : je tombe sur mon ami Lopez. C'était un Mexicain qui m'avait déjà aidé à New York. Quand il m'a vu sur le pavé de Chicago, la mine défaite, avec sur la tête mon vieux melon gris à 50 cents, il m'a dit :

– Al, tu pues la loose.

Et il avait raison, l'enfoiré. Il a commencé par m'inviter à déjeuner. Je n'avais pas fait un vrai repas depuis cinq jours. Après ça, il m'a emmené dans ce genre de General Store où

on peut s'habiller pour 2,50 dollars. Enfin, il m'a pris par le bras et il m'a dit :

– Maintenant, tu vas me suivre.

Je n'ai pas posé de questions. Une demi-heure plus tard, dans une salle d'entraînement de boxe, je faisais la connaissance de l'homme qui allait me mettre sur la voie, Jim Colosimo.

Quand il m'a vu, Jim m'a dit :

– Ton nom, je m'en fous. Pour moi tu seras *Scarface*.

Ce surnom de balafre, que j'ai toujours détesté, n'allait plus jamais me quitter.

– Tu vas travailler avec moi, a continué Jim. Et si t'es pas un imbécile, je ferai de toi un mec riche.

Au moment où Colosimo m'a fait cette proposition, le bootlegging était en pleine croissance. La loi Volstead venait de faire triompher aux États-Unis les partisans de la prohibition. Elle allait nous permettre d'amasser une fortune colossale grâce au trafic d'alcool.

Colosimo était le roi du tord-boyaux de tout le Middle West. Il avait déjà monté douze distilleries clandestines et il ramassait un fric fou.

Deux mois plus tard, un matin, mon patron me dit :

– Je vais te présenter à mon taulier, Johnny Torrio.

Torrio était l'homme qui subventionnait Jim Colosimo. Il avait la main sur tous les speakeasies de Chicago.

Je venais d'avoir vingt et un ans. J'étais décidé à jouer ma chance jusqu'au bout, et dans le feu de la jeunesse, j'étais complètement inconscient.

Sous les ordres de Colosimo a commencé à se monter une

véritable industrie du vice, ou, pour être exact, un syndicat. Un syndicat ou bien un trust, comme vous voudrez. En tout cas, du jour au lendemain, Johnny Torrio et Jim Colosimo ont installé des restaurants dans toute la ville, des luxueux et des plus modestes. Les riches affranchis tout comme les pauvres types pouvaient venir se saouler, jouer et s'amuser.

J'ai été le premier à comprendre qu'il fallait exploiter le vice d'une manière commerciale. Pour y parvenir, j'avais trouvé la solution : il suffisait de se rapprocher des personnalités politiques et du monde des affaires. En à peine quelques mois nous avons monté une gigantesque entreprise où s'affairaient des avocats marrons, des faux témoins, et des camionneurs toujours prêts à transporter clandestinement un chargement d'alcool. Je réussis même à mettre la main sur des agents électoraux.

C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience de ma puissance et de mon intelligence.

Je n'ai pas tardé à me rendre compte que Colosimo était un poids mort et une charge pour notre syndicat. Je suis donc allé voir Torrio pour lui proposer le marché suivant :

– En six mois, on a fait un bénéfice de 500 000 dollars. C'est peu. On pourrait faire cinq fois, dix fois, cent fois plus. On peut devenir les rois de la place si on s'associe.

– OK, m'a répondu Johnny Torrio, t'as raison. Mais il faut d'abord balancer Colosimo, il est pas bon à grand-chose.

Il y a plusieurs moyens de débarquer quelqu'un. Si j'avais été de l'avis de Johnny Torrio, il y aurait eu neuf chances sur dix pour qu'on retrouve le cadavre de Colosimo sur le bas-côté d'une route. Mais j'ai toujours eu horreur de la

violence. Le sang me fait peur. Je crois même que je serais incapable de tuer un lapin tellement je suis sensible.

J'avais un autre plan en tête. Colosimo était un coureur, alors je n'ai pas tardé à lui mettre entre les bras l'actrice numéro un de Chicago, la belle, l'excitante Pompita. Née à Detroit d'un père espagnol et d'une mère italienne, elle se présentait comme danseuse étoile mexicaine. Comme je l'avais prévu, huit jours plus tard Colosimo tombait dans le piège. Pompita est devenue la véritable maîtresse, non seulement de son cœur, mais aussi de ses pensées. Et voilà comment le chef de bande Colosimo est mort bien avant de se faire refroidir.

La partie allait donc se jouer entre Johnny Torrio, ce vieux sicilien à la face aplatie, et moi, le jeune napolitain, moi, Fredo Fiorello Al Capone. Ce surnom de Petite Fleur m'avait justement été donné par mon nouvel associé, Johnny Torrio.